

Capharnaüm Le Liban à la barre

Truc Nguyen Quang

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nguyen Quang, T. (2019). Compte rendu de [Capharnaüm : le Liban à la barre]. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 16–17.

Capharnaüm

Le Liban à la barre

TRUC NGUYEN QUANG

La façon dont le personnage principal est filmé, parfois par des travelings et des cadrages nous laissant le suivre de dos, se révèle porteuse de sens en gardant le titre du film en tête. Nous emboîtons les pas de Zain dans une Beyrouth délabrée. Labaki s'extirpe, dans ce film, de ses habitudes, du moins en ce qui concerne l'aspect visuel de son travail.

CONSENTIR À LA MARGINALITÉ est une exigence commune du cinéma. Nadine Labaki assume cette idée depuis *Caramel*, mais en y juxtaposant constamment une autre présence qui est devenue sa garde rapprochée: le Liban. Elle y a trouvé son allié qu'est Beyrouth. Depuis la jovialité de son premier film, nous nous retrouvons désormais dans les méandres de la ville, dans ses quartiers les plus intraitables, où les misérables sont condamnés.

Zain est un enfant de douze ans aux yeux en forme de revolver, mais dont les traits le brouillent entre les âges. C'est à lui que Nadine Labaki donne la part du lion. Écrasé par la pauvreté de sa famille qui le pousse dans les rues de Beyrouth avec ses sœurs vers des boulots qui équivalent à la mendicité, il lance des insultes et fusille du regard le monde qu'il défie à chaque tournant, et ses pieds traînent avec tant d'autres, tous encore dans la préadolescence. Jusqu'au jour où ses parents vendent sa sœur Sahar (Cedra Izam) au propriétaire de leur appartement. C'est alors le déferlement de la rage de Zain dans les rues de la ville où de fil en aiguille, des personnages, toujours des femmes, l'aideront, afin de remonter le fil d'Ariane pour retrouver sa famille, mais dans

un tribunal. C'est par un va-et-vient constant entre ces scènes au tribunal et le calvaire du garçon que *Capharnaüm* prend forme.

Nadine Labaki filme avec une grande force dramatique les dédales de l'âge de l'innocence. En assumant cette fois la caméra à l'épaule, son style cinéma documentaire est percutant, car il s'approche de près des sujets et des environnements enfouis sous la misère. Le cadre de réflexion s'établit rapidement. La famille est utilisée comme force destructrice. Pourtant, dans son premier film, c'était l'idée de la communauté de femmes et de leur communion dans leur profession de coiffeuse qui se frayait un passage.

Les parents engouffrent la famille dans un appartement où on ne reconnaît que le salon et la cage d'escalier y menant. Le choix, dans un premier temps, de filmer les enfants errant dans la verticalité de ces immeubles est l'occasion de placer un plan de Zain et de Sahar balayant du regard l'horizon du Beyrouth des bas-fonds, avant de placer la caméra au niveau des yeux de Zain. Il s'agit en fait de l'allégorie d'une rébellion contre les conditions d'un pays où les plus faibles blessent les plus faibles.

—
Allégorie d'une rébellion





La seule valeur de l'enfant terrible est sa sœur et lorsqu'on les sépare, le périple de Zain débute. Au fil de son parcours pour fuir la misère de sa famille, il en vit une autre, tout aussi vulnérable, mais sous des termes différents, soit l'illégalité des sans-papiers qui vivent dans les bidonvilles de Beyrouth. C'est l'occasion pour révéler, de manière trop rapide, les forces qui régissent le réseau de trafic d'êtres humains. Dans sa première famille, sa sœur Rahil est vendue, dans ce cas, à une Éthiopienne qui cherche à acheter son existence afin d'obtenir une fausse carte d'identité.

Ces cadres familiaux sont présentés sous deux versants. Le premier, biologique, est le cœur de la colère du protagoniste. C'est celui qui le force au travail, le contraint à la misère. Le second est relié à l'adoption et, malgré tout, c'est le rebond joyeux que Labaki concède à son personnage. Il aide la famille volontairement, par nécessité. La solidarité dans la misère ne s'exprime qu'à ce moment du récit.

La façon dont le personnage principal est filmé, parfois par des travelings et des cadrages nous laissant le suivre de dos, se révèle porteuse de sens en gardant le titre du film en tête. Nous emboîtons les pas de Zain dans une Beyrouth délabrée. Labaki s'extirpe, dans ce film, de ses habitudes, du moins en ce qui concerne l'aspect visuel de son travail. L'une de ses qualités repose sur l'audace de présenter les personnages dans des quartiers invisibles de Beyrouth. Elle nous présente les ruelles et les passages les plus sinueux de sa ville, pour n'en ressentir que le manque d'air.

Parcourant le film, et servant d'ouverture, le temps réel se déroule comme dans un prétoire. Les autres séquences du film étant conçues comme des *flashbacks*, le tribunal s'érige en colonne vertébrale du récit. Le tribunal est l'espace où la parole reprend ses droits et

où Nadine Labaki trouve de manière astucieuse un moyen pour s'exprimer. C'est aussi à ce moment que la déclaration qui soutient tout le film est prononcée, par laquelle Zain dit : «Je veux porter plainte contre mes parents pour m'avoir mis au monde».

Le procès, dont on connaît les ressorts en progressant dans les *flashbacks* au fil de la trame narrative, ne correspond pas à ce que Zain crie dans le tribunal; la force du film se ressent justement dans les véritables raisons du procès. Au niveau de la trame narrative ou plutôt romanesque, un plaidoyer ouvert et assumé prend place par l'entremise du cinéma qui trouve dans ce cas son efficacité par la mise en scène du procès. Nadine Labaki, endossant le rôle de l'avocate défendant Zain, se crée un vaste terrain en guise de critique de son pays, passant de l'idée de la responsabilité de la famille de Zain sur sa misère, à celle de l'État qui traque les sans-papiers pour enfin pousser ses personnages à la violence. Voilà l'écosystème du personnage principal. Outre ces regards croisés et le rythme condensé du film, le chaos se trouve en cette idée de la pluralité des propos que Labaki nous présente, sous forme de commentaire politique d'une part, de jugement par la suite avec la mise en scène d'un tribunal, mais aussi par la variété des personnages.

Enfin, l'appréciation du film se dévoile au regard des autres œuvres de la cinéaste. Avec *Capharnaïm*, nous pouvons y voir une complémentarité. Les acteurs, comme dans son dernier film, ne sont pas professionnels et mènent majestueusement le film. Les femmes sont également bien mises en scène, dont Labaki elle-même. Cette œuvre, malgré des traits trop forcés, et le misérabilisme que l'on ressent comme un ordre, devient tout de même la dernière pièce du tableau d'une part du Liban cinématographié. Où des âmes trop occupées à survivre prennent quand même la parole. ▲

—
*Des personnages
de quartier invisible*

CAPERNAUM / CAFARNAÛM

Origine : Liban

Année : 2018

Durée : 2 h 06

Réal. : Nadine Labaki

Scén. : Nadine Labaki, Jihad Hojeily, Michelle Kesrouani, Georges Khabbaz, Khaled Mouzanar

Images : Christopher Aoun

Mont. : Konstantin Bock, Laure Gardette

Mus. : Khaled Mouzanar

Son : Chadi Roukoz

Déc. : Hussein Baydoun

Dir. art. : Hussein Baydoun

Cost. : Zeina Saab de Melero

Int. : Zain Al Rafeea (Zain), Yordanos Shiferaw (Rahil), Boluwatife Treasure Bankole (Yonas), Kawsar Al Haddad (Souad), Fadi Yousef (Selim), Haita Cedra Izzam (Sahar), Alaa Chouchnieh (Aspro), Nadine Labaki (Nadine), Elias Khoury (Le Juge).

Prod. : Michel Merkt, Khaled Mouzanar

Dist. : Métropole Films